

# L'évolution de sylviculture et l'amélioration de la production ligneuse : envisagées par un praticien [suite et fin]

Autor(en): **Favre, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **89 (1938)**

Heft 7

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-785088>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aucune profession peut-être n'oblige à plus de modestie que celle de forestier. Le travail en forêt n'est, en somme, qu'une œuvre collective et anonyme. Le peuplement où vous travaillez n'a pas été créé par vous et les résultats de votre travail ne pourront être pleinement appréciés que par ceux qui les réaliseront. Des éloges, ou des blâmes personnels, au sylviculteur, sont bien souvent anticipés.

Aujourd'hui, le Sihlwald est en bonnes mains. L'opinion publique, constatant que son rendement ne peut être qu'une goutte d'eau dans le budget considérable de la grande Zurich, demande avant tout un Sihlwald satisfaisant à son sens esthétique et lui fournissant le refuge et le lieu de repos nécessaire pour se détendre et se reposer des agitations et du bruit de la vie citadine moderne. Il est possible de satisfaire à ce vœu en accumulant les réserves nécessaires pour satisfaire à des crises futures qui, sans doute, ne manqueront pas. E. M.

---

## **L'évolution de la sylviculture et l'amélioration de la production ligneuse, envisagées par un praticien.**

(Suite et fin.)

### *3. Perspectives.*

#### *a) La sélection.*

La sélection doit être à la base du traitement. Sans la sélection, pas d'accroissement soutenu ou progressif; sans la sélection, recul dans la qualité des produits. Supprimez la sélection, et vous ravalez le traitement au rang d'une simple exploitation. Mais pratiquez la sélection, et vous verrez que l'exploitation se trouvera haussée sur le plan de la culture.

Sélection signifie : *choix des individus*. La sélection naturelle se produit, par exemple, dans une forêt abandonnée à son propre sort; elle s'opère en faveur du maintien des qualités moyennes de la race, pour autant néanmoins que des interventions humaines antérieures n'auront pas sensiblement modifié le groupement végétal naturel. Dans les forêts soumises à exploitation, si la sélection artificielle n'intervient, pour seconder la naturelle, le peuplement et la race rétrogradent infailliblement; et cette nécessité d'intervention croît à mesure que le groupement végétal s'est éloigné davantage de l'association primitive.

*La sélection portera tout d'abord sur les espèces les mieux en station.* Dans une station déterminée, on trouve toujours une espèce dont les appétences correspondent aux facteurs climat et sol. L'in-

fluence de ces deux facteurs peut être simplement indicatrice, ou bien elle est déterminante et même exclusive. Indicatrice, si un grand nombre d'espèces différentes peuvent cohabiter dans le même lieu, et plus d'une espèce concourir à la création d'un peuplement idéal. Mais cette influence sera le plus souvent déterminante : dans ce cas, une seule espèce croît véritablement dans sa station préférée; les autres espèces, qu'on maintient en mélange dans une proportion variable, jouent un rôle plus ou moins important au point de vue économique ou cultural. Enfin, l'influence des facteurs climat et sol se manifesterà d'une façon exclusive, si une seule de nos essences principales est encore tolérée (haute montagne, cuvettes à gelées, marécages, etc.).

Le *choix des individus* — par quoi nous entendons aussi leur dégagement, leur mise en valeur — est une tâche passionnante. La tendance actuelle est de s'affranchir de plus en plus, au profit de l'individu, de l'idée de masse imposée par la méthode des coupes successives.

Dans un massif — et particulièrement dans un massif irrégulier — chaque pied d'arbre possède à la fois des qualités et des défauts; leur ensemble correspond à la valeur potentielle de cet arbre. Au sommet de chaque arbre, le sylviculteur place une balance et il en consulte les plateaux : d'un côté, les défauts (et c'est, hélas ! souvent de ce côté que se trouve le poids le plus lourd); de l'autre côté, les qualités. Vous m'objecterez : « cette balance, c'est facile à dire, mais sur quoi faut-il la régler ? »

Elle est réglée sur l'état actuel du peuplement pris dans son ensemble. Le sylviculteur peut ainsi, avec les ans, ou même dès les débuts, s'il est doué, atteindre une sûreté de jugement, je dirai de diagnostic, qui lui sera d'un précieux secours.

Comme la véritable sélection n'est qu'une suite de petites interventions, et souvent d'améliorations qui, prises séparément, seraient presque négligeables, le jeune sylviculteur n'aura pas à se faire trop de souci. Se souvenant à propos du proverbe de nos pères : « Qui trop embrasse, mal étreint », il se contentera, pour débiter, d'engager des opérations ne pouvant en aucun cas compromettre le traitement passé. Un plus long et surtout plus intime commerce avec la sylvie lui fera comprendre que l'œuvre du sylviculteur n'est généralement qu'une suite de petites opérations, engagées sous le signe de l'observation et de la persévérance, exécutées en prévision d'un retour prochain, et fidèlement enregistrées.

Dans la grande famille des arbres, la *race* se reconnaît au port du sujet. En éloignant progressivement les sujets défectueux, au profit des élites — quelle que soit d'ailleurs la position de ces élites dans le plan vertical — on est assuré de servir à la fois la production, la qualité des produits et la régénération naturelle; car les sujets sélectionnés sont capables de fournir l'accroissement le plus abondant et

le meilleur; ils sont exempts de défauts apparents ou cachés; et leurs semences contribueront à améliorer les qualités moyennes de la race.

Lorsque les qualités raciales sont en défaut, la sélection reste le moyen principal à disposition pour remonter le courant. En supprimant, dans l'étage dominant comme dans le sous-étage, les tiges les plus abâtardies, les plus bifurquées, et en opérant de même à chaque nouvelle intervention, on influence favorablement la régénération naturelle. D'ailleurs, l'introduction — sous contrôle sévère — d'éléments nouveaux n'est pas défendue.

Dans la futaie composée, les soins au sous-étage ne constituent pas une action séparée, ou différente de celle qui fut faite dans l'étage supérieur : ils sont soumis aux mêmes règles. Mais, dans la presque totalité des cas qui se présentent, il y a encore solution de continuité entre la futaie et le sous-bois; c'est alors qu'apparaît la nécessité d'urgente intervention, et il suffira de faire allusion, par exemple, à la lutte inégale que l'épicéa doit livrer au sapin blanc, dans le Jura et ailleurs, pour justifier une expression aussi catégorique. Pour avoir assisté aux premiers pas de la régénération naturelle, dans des futaies en conversion, nous pouvons, avec beaucoup de nos collègues, fournir un témoignage accablant pour ceux qui, trop longtemps, se sont cramponnés à l'idée de non-intervention dans les rajeunissements. Ce n'était, en somme, qu'une survivance des méthodes inhérentes à la coupe rase; on ne s'est rendu compte que plus tard de la différence totale entre un rajeunissement artificiel, créé à raison de un plant par mètre carré et demi de terrain, et un rajeunissement naturel, composé de 10, 20 ou même 50 brins par mètre carré, et encore souvent d'espèces différentes.

En résumé, nous pouvons dire que de telles interventions sont utiles ou nécessaires dans chaque cas. Il ne faut pas croire que la futaie jardinée, même naturelle, puisse s'en passer. Ces opérations culturales seront utiles dans la forêt de montagne, nécessaires dans les forêts de moyenne altitude, indispensables dans celles des régions basses du pays.

Sous le rapport de l'exécution, je n'ajouterai rien à l'enseignement, aux publications et à la conférence de M. le professeur Schädlin. Dans ce domaine, M. Schädlin est orfèvre, et je m'incline devant sa compétence. A l'intention de ceux qui hésitent encore, je voudrais cependant dire deux choses : la première, c'est qu'il n'y a que le premier pas qui coûte; la seconde, que l'intervention personnelle de l'inspecteur est indispensable. Et, si une note personnelle n'est pas déplacée, j'ajouterai que mes plus beaux souvenirs professionnels se rapportent aux journées — qui ne furent le plus souvent, hélas ! que des fractions de journées — passées au milieu d'une petite équipe choisie, la serpe ou le sécateur en main, et dans l'accomplissement d'une tâche dont l'exécution était une joie et la réussite un triomphe !

Un mot encore au sujet de la protection des sols dégradés, et de l'étroite dépendance qui lie l'état physique du sol, le tapis végétal et le recrû. L'importance primordiale du couvert bas, le rôle joué à la montagne par le buisson, ont été longtemps méconnus. Nous touchons ici à la pédologie, à la géobotanique et à l'écologie. Je suis, pour ma part, très reconnaissant à M. Hess d'avoir, il y a quelques années déjà, exposé aux praticiens les bases de la pédologie; et plus récemment,<sup>1</sup> présenté d'utiles suggestions quant au rôle que jouent les associations végétales dans l'évolution forestière dont nous sommes tous préoccupés.

*b) Orientation du traitement.*

A la montagne, le brin de semence, qu'il surgisse isolément, ou par très petits groupes, suffit pour perpétuer les peuplements. Dans les parties moyennement élevées, le rajeunissement se produit de préférence par petits groupes compacts; mais, dans les parties basses du pays, ce sont de grandes vagues déferlantes qui nous procurent le recrû.

A la montagne, le brin de semence, même isolé, conserve généralement les qualités héréditaires de la race et il est capable de se tirer d'affaire sans appui latéral. Mais à la plaine, le brin de semence ne peut — techniquement parlant — prospérer, s'il ne se développe au sein d'une famille nombreuse.

De telles particularités, d'ordre naturel, ne pouvant être modifiées, il importe que le traitement, dont un des buts essentiels est d'assurer la pérennité des peuplements, y reste adapté: qu'il s'agisse donc de jardinage continu à la montagne, de jardinage plus ou moins continu, plus ou moins concentré dans le Jura et dans les régions moyennement élevées; ou encore du Femelschlag, il est certain que le traitement évolutif doit s'appuyer sur les lois qui régissent la vie végétale.

Nos petits-neveux seront probablement mieux placés que nous, pour dire si le traitement par le Femelschlag — ayant encore évolué — s'apparente ou non avec le traitement jardinatoire... Si le traitement par le Femelschlag ne doit être qu'une étape, nous pouvons dire que celle-ci est nécessaire et bienfaisante, au double point de vue cultural et économique. La critique s'évertue à opposer les tendances actuelles, mais le vrai problème ne consiste-t-il pas plutôt à rechercher ce qui les rapproche? Pour nous, les routes suivies par le Femelschlag et par le traitement jardinatoire ne sont nullement divergentes. Ce qu'on peut souhaiter au premier, c'est d'utiliser largement la possibilité de recréer des peuplements mélangés et variés; d'utiliser plus complètement les énergies latentes; et de redouter l'enrichissement excessif, dont l'effet fatal est de rapprocher les

---

<sup>1</sup> *E. Hess*: Nouvelles méthodes de reboisement en montagne, traduction de J. Francey (Imprimerie Vaudoise, Lausanne 1938).

peuplements de la futaie simple. Dans la futaie simple, il y a disproportion flagrante entre les organes radiculaires et foliacés, d'une part, et le corps de la plante; cela se traduit par un amincissement progressif et parfois exagéré des cernes. En fait, les arbres de la futaie simple, à mesure qu'ils approchent du terme de leur exploitabilité, sont de plus en plus mal nourris; ils sont systématiquement affamés.

Pour réussir et progresser, le traitement jardinatoire doit rejeter les coupes dites marchandes, qui se font encore sous son couvert et qui, dans l'état actuel de la sylviculture, doivent être bannies de façon sévère. Il doit être mieux compris, mieux appliqué, mieux contrôlé; et maintenir, comme base absolue, à côté de la régénération naturelle permanente, la sélection poussée jusqu'à un haut degré de perfection.

On a voulu — et je m'excuse de rappeler une chicane mesquine — voir une relation de cause à effet entre le mode de traitement et la qualité du bois. Il s'agit le plus souvent d'arguties qui ne doivent pas nous émouvoir. La forme des tiges, la structure du bois sont, en premier lieu, conditionnées par la résultante des facteurs naturels, et cela se traduit principalement par l'épaisseur des cernes annuels, par la proportion relative de bois de printemps et de bois d'été, et finalement par la densité, qui est un facteur prépondérant. La texture serrée du bois de la futaie simple (en plaine) n'a aucun rapport avec la texture serrée du bois de montagne. Jouent encore un rôle important : la race (fibre droite, bois net, exempt de nœuds et de tares) et le traitement (axe centré, cernes concentriques, absence de bois nerveux). Sur le même emplacement, on peut, presque à volonté, produire des arbres élancés ou coniques, du bois propre ou noueux, des veines larges ou serrées, régulières ou irrégulières et l'on voit ainsi l'influence considérable de l'ambiance locale créée par le traitement. Il nous paraîtrait dangereux d'aller plus loin, dans l'état actuel de la connaissance du bois comme matériau, sous le double rapport de sa résistance et de sa durabilité.

*c) Types de peuplement.*

Pour le traitement jardinatoire, la forme idéale est, comme nous l'avons dit, la futaie composée : non pas une forme cristallisée dans une seule et unique conception (qu'il serait bien difficile de réaliser), mais une forme plastique, adaptée au milieu et dont la futaie jardinée que nous connaissons ne sera peut-être finalement qu'une forme particulière. Dans beaucoup de temps, lorsque de véritables peuplements naturels auront remplacé les forêts dégénérées et les peuplements artificiels, on pourra discerner de grands types de peuplements plus ou moins composés, véritablement adaptés à la station. Rien que pour le Jura, nous entrevoyons, dans une suite plus ou moins verticale : la forêt de chênes, la forêt de hêtres, l'association hêtres-résineux, la futaie résineuse, la forêt primitive; auxquelles s'ajoutera encore un type bien jurassien : le pâturage boisé, dont les ramifications s'étendent jusqu'à la limite supérieure de la végétation ligneuse.

## II. L'aménagement au service de la sélection.

Si, à propos de l'amélioration de la production ligneuse, nous éprouvons le besoin de parler aussi de l'aménagement, ce n'est certes pas pour ajouter à un exposé déjà trop long; encore moins pour aborder le fond du problème. La question qui se pose est la suivante : l'évolution du traitement, dans le sens de l'amélioration de la production, peut-elle se dérouler sans le secours de l'aménagement ? Le sylviculteur répond oui — surtout s'il pense aux opérations dans le recrû; et encore, parce qu'il n'a pas une très bonne opinion de l'aménagement qui, trop longtemps, a imposé ses formules. L'aménagiste sera probablement d'une opinion opposée, parce qu'il se méfie du sylviculteur. En réalité, un lien puissant unit ces deux branches principales de la sylviculture. Le praticien avisé reconnaît que le traitement doit avoir la primauté sur l'aménagement; mais celui-ci est quand même un guide sur lequel il s'appuiera en toutes circonstances. Enregistrer et vérifier, telle est la double attribution de l'aménagement-enquête, et cela confère au traitement une sécurité et une possibilité de suite qui sont les bases mêmes du progrès sylvicole.

Dans l'action du sylviculteur, la méditation a toujours tenu une place importante; et, à défaut de bases sûres, l'intuition, c'est-à-dire l'instinct, affiné par le contact et l'expérience qui développent l'acuité visuelle et les facultés sensitives, peut à son tour jouer un grand rôle. Ces deux parts incertaines, la méthode expérimentale ne les rejette pas; mais elle soumet à une enquête minutieuse chaque opération engagée. La technique de la recherche consiste, soit à remonter de l'effet à la cause, soit au contraire à rechercher les effets d'une cause connue. Elle doit disposer de moyens suffisants pour éliminer l'erreur personnelle. Ces conditions étant posées, la forêt s'offre au sylviculteur comme un champ d'expériences varié et infiniment attrayant, avec ses nombreuses possibilités d'observations et de recherches, auxquelles le praticien peut collaborer d'une façon vraiment efficace : songez, par exemple, aux trésors accumulés, depuis bientôt cinquante ans, par l'application rigoureuse de la méthode du contrôle. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce champ d'expériences, mis à la disposition du sylviculteur, ne devra jamais prendre l'aspect d'un champ de bataille !

Pour en finir avec la méthode du contrôle, qui fut autrefois tant décriée et si mal comprise, c'est avec infiniment de plaisir que nous rappelons la faveur dont elle est maintenant entourée. La plupart des cantons ont introduit l'inventaire intégral et la comparaison des situations périodiques, ce qui signifie que l'entente s'est faite au sujet de la base de la méthode du contrôle : la production considérée comme le résultat du traitement. Parmi les titres de reconnaissance que s'est acquis mon vénéré maître, M. *Biolley*, le plus éclatant est sans contredit le triomphe de la méthode expérimentale; mais le succès eût été moins complet, en tous cas moins rapide, sans le concours de l'Ecole

qui, après s'être affranchie des anciennes doctrines absolues, s'est résolument engagée dans la voie vraiment profitable, marquée par la méthode expérimentale.

Dans quel sens l'aménagement peut-il être mis au service de l'amélioration de la production ?

Nous laisserons de côté tout ce qui se rapporte à la composition des peuplements et à l'amélioration des classes de grosseur, et ne retiendrons que les caractéristiques principales de la qualité, à savoir la forme des fûts et la structure du bois.

Plusieurs moyens, utilisés surtout par les instituts de recherches — mais que le praticien peut également faire siens — sont à notre disposition et ils sont trop connus pour que je les développe : le premier consiste dans la vérification du tarif d'aménagement, en calculant le rapport  $m^3/sv$ ; le second, c'est le coefficient  $V/G$ , soit le volume total divisé par la surface terrière, et le troisième : quotient  $h/d$  = hauteur de la tige divisée par son diamètre. Un quatrième moyen, fort intéressant, consiste dans l'analyse de sections d'arbres. A chaque exploitation, on étudie l'effet du traitement sur l'accroissement en épaisseur, et ce à des hauteurs différentes, disons par exemple 5, 10, 15 et 20 m à partir de la base. L'épaisseur régulière des cernes, aux différents niveaux du fût et pendant de longues périodes, est un des principaux critères de la qualité. Elle prouve en tous cas l'efficacité du traitement et l'effet régulateur exercé par l'ambiance locale favorable sur les oscillations de l'accroissement dues aux variations climatiques. Lorsque les cernes augmentent d'épaisseur vers le haut, on a la preuve que la forme s'est améliorée.

Une autre méthode permet de connaître la texture du bois sans recourir à l'analyse : c'est celle dite du « temps de passage », autrement dit du temps nécessaire pour franchir une catégorie de grosseur. Il y a quelques années, nous avons procédé à une telle enquête, groupant 30.000 arbres, dans une forêt<sup>1</sup> soumise à un traitement intensif, et le résultat fut que la courbe du temps de passage était légèrement, mais régulièrement descendante; autrement dit, que le temps nécessaire pour franchir une catégorie diminuait avec la grosseur de l'arbre. Entre les deux extrêmes : futaie simple, dont le temps de passage se traduit par une courbe ascendante; et futaie composée, soumise à un traitement intensif, il y a place pour intercaler un temps de passage soutenu, correspondant à une régularité absolue des cernes annuels. La réalisation ne dépend que du traitement appliqué. Exception faite de quelques cas extrêmes, on peut, à volonté, augmenter ou réduire l'épaisseur des cernes. Il s'agit simplement de se rendre compte, dans chaque cas, jusqu'à quel degré la production peut être poussée sans nuire aux propriétés techniques du bois.

---

<sup>1</sup> Forêt de Boveresse. Annales de l'Institut fédéral de recherches forestières, tome XVII, fasc. 1.

### III. La gestion forestière et l'organisation du service forestier.

L'amélioration de la production ne peut être effective, si la gestion par le technicien n'est pas intensifiée.

La gestion des forêts publiques montre de grandes différences de canton à canton : ici, forêts cantonales et forêts communales reçoivent des soins identiques; là, les secondes se trouvent injustement prétéritées. Pour ma part, je trouve étrange que ces deux catégories de forêts publiques ne soient pas toujours placées sur le même pied. Les communes, qui sont les cellules de base de notre organisme national, ne doivent-elles pas être les premières à connaître la prospérité ? Considérant que les deux tiers des forêts suisses appartiennent aux communes et aux corporations, on doit vraiment souhaiter qu'une mentalité améliorée permette enfin de confier la gestion technique complète aux agents forestiers.

La controverse, au sujet de l'étendue des arrondissements, a déjà fait couler beaucoup d'encre. Je m'en veux de l'ouvrir à nouveau; cependant la réalisation de nos vœux pose le dilemme suivant : maintenir de grands arrondissements, tout en augmentant le nombre des inspections communales; ou bien, augmenter le nombre des inspecteurs d'arrondissement, tout en limitant celui des inspecteurs communaux. Je crois que la plupart des praticiens se prononceront en faveur de l'arrondissement de moyenne importance, permettant au sylviculteur d'accomplir sa mission. Il ne s'agit plus ici d'un simple vœu platonique, mais bien d'un véritable postulat dont la réalisation peut exercer une heureuse influence sur l'évolution de la forêt suisse. Pour les convaincus — et ils sont nombreux — la seule chose à faire est de convaincre les opposés, les hésitants et les indifférents (il s'en trouve parmi nous). Ce n'est pas en « regardant d'en bas » (comme le psalmiste), qu'on peut atteindre le « rocher », objet de nos vœux !

Il est de fait que le grand arrondissement ouvre au praticien un large champ d'action, mais qu'il n'est pas très profitable au contact direct avec les gens et avec la forêt. Par opposition, l'arrondissement de petite étendue n'offre au technicien qu'un horizon limité, mais il est très favorable au contact direct.

Les avantages et les inconvénients du contact direct et fréquent entre service forestier et représentants des propriétaires de forêts publiques, sont diversement jugés. Un fait est certain, c'est que ce contact, s'il oblige le forestier à déchirer les voiles qui l'entourent, et à se montrer tel qu'il est, agit en même temps sur lui à la façon d'un stimulant. Dans un pays où chacun se sent qualifié pour opérer en forêt, sans recourir à l'homme compétent, il n'est pas inutile que celui-ci cherche à réaliser une collaboration efficace. Sous le règne de la forêt régulière, les opérations pouvaient être conduites, pour ainsi dire sans le concours du sylviculteur, et c'est ce qui explique le scepticisme qui se manifeste encore à l'égard de la gestion par le technicien.

Mais il est un point sur lequel l'opinion des techniciens peut être unanime : c'est le gros avantage résultant, dans un petit arrondissement, du contact fréquent avec la sylvie. Dans mon petit arrondissement de 3000 hectares, j'ai, comme tout forestier qui se respecte, fait plusieurs expériences et essuyé beaucoup d'averses ! Ce petit royaume compte un million de sujets recensés, et c'est avec une légitime fierté qu'au début de mes fonctions je mesurais l'étendue du pouvoir dont j'étais investi. Vous souvient-il de la controverse qui agita deux praticiens, dont l'un annonçait que le martelage des coupes jardinatoires pouvait être effectué à la cadence moyenne d'une minute par pied martelé, tandis que l'autre soutenait que, pour un œil exercé, la demiminute devait suffire ! De tels calculs dénotent l'ignorance et la manie de tout régler ; car, plus l'œil est exercé, dans l'appréciation des particularités de chaque arbre et de l'ensemble des facteurs qui déterminent le choix du sylviculteur, et plus le martelage gagne en intérêt et en profondeur, sans que le temps consacré à leur examen puisse avoir une influence autre que limitative !

Je me suis ainsi bientôt rendu compte que la façon sommaire adoptée — si j'ose ainsi dire — par les forestiers pour rendre la justice parmi leurs sujets (les arbres), n'avait souvent que de lointains rapports avec la biologie. C'est alors que je conçus le projet d'agir, non plus comme un maître gonflé de son importance, mais en serviteur dévoué : attentif aux appels, aux rumeurs de la forêt ; surveillant la marche des « prétendants » audacieux ; et s'efforçant à pénétrer, à canaliser les aptitudes, les aspirations de chacun ; ... en un mot, soignant, sans qu'il y paraisse beaucoup, les intérêts de la maison ... Cette nouvelle orientation m'a certes fait perdre la tranquillité dans laquelle j'avais précisément vécu ; en revanche, j'y ai gagné de franchir le seuil d'un monde enchanté, dans lequel la découverte et l'émerveillement chevauchent infatigablement. Ce monde est véritablement sans limites. Je crois que chaque sylviculteur, lorsqu'il s'est adonné à sa vocation, est porté par un idéal dont la poursuite — nullement chimérique — lui permet de réaliser, dans le domaine qui lui est dévolu, l'ordonnance harmonieuse correspondant à l'épanouissement des forces. Il connaît des massifs — ou des portions de massifs — dans lesquels, grâce aux soins de ses devanciers et aux siens propres, on est engagé sur le chemin de la perfection. Une telle constatation le remplit d'aise ; elle représente à ses yeux le meilleur témoignage, la plus belle récompense, et il en vient à considérer l'exercice de sa profession comme une vraie bénédiction.

*E. Favre.*

---